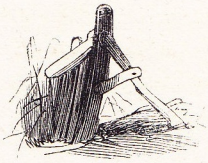
ASSOCIATIONS

ET

CORPORATIONS BELGES.



celui qui étudie la physionomie nationale belge et qui ne se tient pas à l'épiderme des choses, nos provinces présentent réellement deux populations bien différentes de mœurs, d'habitudes, de traditions, et dont Bruxelles est un des points de soudure. L'une, d'origine saxonne, compose la partie flamande de la Belgique; l'autre, d'origine franke, en forme la partie wallonne. Chacune a son caractère à elle, son cachet à elle.

La première a pour trait principal une sage lenteur toute germanique, un singulier mélange de réserve et de cordialité, une franchise qui touche presque à la brusquerie, un amour inné et profond de ce qui a été, un inébranlable

VIVA DEN LEEUW VAN
VLAMOEREN

attachement à ses vieilles institutions, à ses vieilles franchises, à ses vieilles libertés; l'esprit provincial et communal y est développé au plus haut degré.

La seconde a toute la vivacité romane, toute la mobilité romane. Aussi cordiale, aussi franche que l'autre, elle n'en a point la retenue un peu froide en apparence au premier abord. Elle est plus vive, plus enjouée, plus spirituelle, tandis que l'autre est plus méditative, plus sérieuse à force de creuser les choses.

Celle-là est germanique au fond.

Celle-ci est française au fond.

Les provinces belges se présentent ainsi sous une double face. Elles ont deux têtes comme Janus: une tête flamande, rebondie, exubérante, peau blanche et rose, yeux bleus, cheveux blonds; et une tête wallonne, expressive, charnue, carnation brune, yeux noirs, cheveux noirs. Vous reconnaîtrez sans peine chacune de ces races, non seulement à leur physionomie et à leur langage, mais encore à toute leur manière d'être et de vivre.

Mais c'est surtout dans leurs institutions locales et dans leurs fêtes que ce caractère différent se révèle de la façon la plus tranchée. Au Wallon il faut des banquets, il faut des chansons, il faut de la musique avant tout. Roland de Lattre, Gossec et Grétry ne furent pas Wallons pour rien. Tout chante dans les provinces wallonnes. La musique sort des mines d'où l'on tire la houille, des ateliers où l'on forge et martelle le fer, des usines où gronde le bruit des machines et des hauts-fourneaux, des forêts où l'on traque les loups et les sangliers, des carrières d'où s'extrait le marbre ou l'ardoise. Elle vous accoste le matin dans les rues; elle vous poursuit tout le long du jour en sortant par bouffées de chaque maison; elle vous enlace, les soirs d'été, avec les joyeuses farandoles qui serpentent et se déroulent autour de vous au clair de la lune.

Aussi, ce sont généralement les sociétés musicales qui dominent dans les villes de nos provinces wallonnes. Le trombone et la grosse caisse y sont en aussi grand honneur, que le sont l'arbalète et l'arc, que le sont saint Georges et Guillaume Tell dans nos provinces flamandes.

Ce n'est pas à dire pourtant que dans celles-ci la musique soit frappée de proscription et déclarée hors la loi. Au contraire, elle y jouit de l'hospitalité la plus large et y est cultivée avec ardeur aussi, témoin les nombreuses sociétés d'harmonie et de chœurs, qu'on y rencontre jusque dans le moindre bourg et souvent jusque dans les villages.

Toutefois, dans nos provinces flamandes, on trouve, à côté de ces sociétés, un nombre infiniment plus grand d'associations d'un autre genre, dont on chercherait vainement les analogues dans nos provinces wallonnes. Elles ont pour objet toutes choses, tout ce qui amuse, tout ce qui occupe, tout ce qui distrait.

Selon la nature même de leur but, on peut les diviser en trois classes bien distinctes.

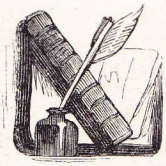
La première comprend les sociétés littéraires, poétiques et musicales.

La seconde, celles du tir à la carabine, à l'arbalète, à l'arc, celles des joueurs de paume ou de quilles, celles des mangeurs ou des grimaciers, celles des éleveurs

de pigeons, de coqs ou de pinsons, celles des amateurs de fleurs, de dahlias ou de tulipes, d'anémones ou de géraniums.

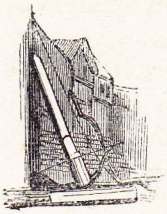
La troisième se compose des confréries religieuses proprement dites et de celles qui pratiquent la philanthropie.

Ces trois divisions générales ainsi établies, nous allons rapidement passer en revue chacune de ces classifications.



Les sociétés littéraires mentent communément à l'enseigne qu'elles placent au-dessus de leur porte. La littérature n'y entre le plus souvent que sous la forme de journaux quotidiens, c'est-à-dire pour raconter aux sociétaires mille nouvelles vraies ou fausses d'Orient, d'Alger, d'Espagne ou de Russie. Elle se borne à leur décrire les mouvements qu'opère le général Cabrera et ceux que le duc de la Victoire n'opère pas; à leur ouvrir tantôt les portes de fer de l'Atlas, tantôt les gorges périlleuses du Caucase; à leur montrer les fils astucieux que tisse sans relache Méhémet d'Égypte, la plus rusée araignée politique de nos jours, à l'exception de M. Talleyrand qui est mort et de M. de Metternich qui vit encore; à leur détailler une à une les mailles de ce vaste et puissant réseau de la ligue douanière, dans lequel la Prusse finira par pêcher le sceptre et la couronne impériale de l'Allemagne : littérature perfidement ennuyeuse pour la plupart des membres de ces clubs littéraires, qui ne sont heureux que six mois par an, c'est-à-dire quand il y a un commencement de révolution à Paris ou que les chambres belges font de la rhétorique. Ces six mois-là, l'inévitable billard est abandonné comme une femme qu'on néglige, et les tables d'écarté restent désertes. On s'assemble en groupes, on suit des yeux le pointage de la machine infernale de Fieschi ou du pistolet d'Alibaud, on écoute le canon du cloître Saint-Méry, on compte les pavés que les rues de Paris perdent à chaque barricade. Et, quand enfin la Cour des pairs a fait la contre-partie de ce drame, on se tourne d'un autre côté; on interroge les flancs de ce nuage sombre qui grossit de plus en plus à l'Orient, et d'où l'on ne sait si l'on verra sortir la paix ou la guerre; on écoute le bruit que fait l'Europe, craquant de toutes parts et prête à se dissoudre; on regarde à tous les coins de l'horizon ce qui va venir, et l'on se prépare lentement à l'inévitable catastrophe qu'un avenir prochain doit faire éclater. Les autres avantages et commodités qu'elles offrent, sont tout simplement ceux de l'estaminet, c'est-à-dire six ou huit sortes de bières, une épaisse fumée de cigares, une tasse de café bien pâle depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à cinq heures sonnées, un poêle bien chaud l'hiver, et deux fenêtres garnies de cadres de cavenas gris, pour préserver des mouches la chambrée pendant les ardeurs de la canicule.

A côté de ces sociétés littéraires, ou plutôt de ces estaminets particuliers, il y a une autre sorte de sociétés littéraires, qui n'ont ni billard, ni tables d'écarté, qui ne fument pas de cigares et ne boivent ni faro, ni lambic, ni peeterman, ni half-en-half. Celles-ci ne reçoivent leurs membres qu'une fois tous les huit jours ou tous les mois en séance à huis-clos, et ordinairement tous les ans en séance publique, pour juger les concours de poésie et de déclamation qu'elles ouvrent. Elles portent le nom de Sociétés de rhétorique, ou de littérature.



Les confréries du tir à la carabine ou à l'arquebuse et celles du tir à l'arc et à l'arbalète ont un but commun. Elles s'assemblent tous les huit jours dans un local qui est ordinairement un grand jardin d'estaminet. Ces jardins, vous les reconnaîtrez de loin à une énorme perche plantée en terre et peinte en vert, ou à la cible qui étale ses cercles blancs et noirs. La carabine et l'arquebuse sont fort modernes, mais l'arbalète et l'arc remontent à un époque très-reculée. Aussi, nos archers et nos arbalétriers se rattachent-ils à ces corporations militaires flamandes, milices locales, connues sous le nom de Corps de métiers, ou de Serments (*gildens*), qui jouèrent un si grand rôle dans nos annales au moyen âge. Sortis de cette population des communes, si puissante par son industrie, si riche par son activité, si opulente par son commerce, si jalouse de ses droits et de ses priviléges, toujours prêts à prendre les armes pour leurs libertés et pour leurs franchises, ils furent surtout les défenseurs de ces franchises et de ces libertés, de ces priviléges et de ces droits. Bras de fer, cœurs de fer, têtes de fer, race d'hommes éteinte aujourd'hui, infatigables natures, crinières de lions, prunelles de lions.

Faire l'histoire de ces corporations si fières, si énergiques, si ardentes, ce serait faire l'histoire de toutes nos guerres, de toutes nos batailles, de tous nos

soulèvements, de toutes nos émeutes. Ce furent leurs arcs et leurs arbalètes qui conservèrent l'indépendance de nos provinces, qui maintinrent toujours nos ducs et nos comtes dans le respect de nos institutions, et l'étranger dans le respect de notre territoire. Qui oserait entreprendre de raconter tous les glorieux faits d'armes de la milice de Saint-Lambert de Liége, dans toutes les luttes mémorables qu'elle eut à soutenir sous ses évêques, depuis le siége de Bouillon, en 1141, jusqu'au sac de la cité liégeoise par Charles-le-Téméraire, en 1467? Une grande part de la journée de Woeringen appartient aux arbalétriers Bruxellois qui, en souvenir de cette victoire, bâtirent la chapelle de Notre-Dame du Sablon, à Bruxelles, et instituèrent cette fameuse procession annuelle de l'Ommegang, qui fit, pendant de si longs siècles, la joie de la vieille cité brabançonne. A la bataille des Éperons d'or, gagnée sur Robert d'Artois et sur toute la chevalerie française, comme plus tard aux batailles de Cassel et d'Ypres, gagnées sur le duc de Normandie, les archers flamands montrèrent de quoi ils étaient capables. Aux champs funèbres de Rosebeeke ils lancèrent, en 1382, leurs dernières flèches sans pouvoir atteindre la France au cœur, comme ils avaient fait en 1302 sous les murs de Courtrai. Une ère nouvelle commence pour eux sous la domination de la maison de Valois. La Flandre a perdu son indépendance. Soumise à ces ducs de Bourgogne, dont l'épée souvent balança celle des rois de France, la Flandre ne reconnaît plus ses archers terribles dans les séditions et dans les mouvements populaires qu'elle tente parfois contre ses ducs, mais que le gantelet de fer de ses ducs étouffe presque aussitôt.

Au seizième siècle, c'est-à-dire après l'établissement des armées permanentes et la chute de la splendeur de nos communes, nos compagnies d'archers et d'arbalétriers ne sont plus, en quelque sorte, que des confréries d'amusement. Elles ne s'occupent plus qu'à tirer au blanc, à abattre un oiseau de bois du haut d'une perche. Ce n'est plus qu'aux solennités publiques qu'elles se montrent avec ces armes dont elles s'étaient si bien servies jusqu'alors dans les guerres qui ensanglantèrent toute notre histoire au moyen âge. L'invention des mousquets a fait naître à côté d'elles des corporations d'arquebusiers. Et toutes ensemble continuent, dans le cercle pacifique où elles sont enfermées désormais, le simulacre d'une vie guerrière, pendant deux ou trois heures, les dimanches et les jours de fête. Charles-Quint et le comte d'Egmont leur font parfois l'honneur de venir tirer, dans leurs réunions, un coup d'arc, d'arbalète ou de mousquet, au grand applaudissement du populaire.

Mais voici venir nos terribles guerres religieuses, allumées par Philippe II. Aux armes, arbalétriers flamands! Aux armes, archers brabançons! Aux armes, arquebusiers wallons! Il y a des poitrines espagnoles à frapper. Il y a des étrangers à chasser de votre sol, à enterrer dans vos champs. Aux armes! Frappez! Tuez! Que chacune de vos flèches, que chacune de vos balles vous fasse compter un ennemi de moins!

Cet appel fut entendu. Les descendants de nos glorieuses milices communales reprirent quelque chose de l'antique énergie de leurs pères. Mais la trahison des traîtres, la lâcheté des lâches, la servilité des serviles, dévoués à l'étranger et à des doctrines usées jusqu'à la corde, plutôt qu'à l'indépendance de la patrie et aux idées généreuses qui venaient d'entrer comme un sang nouveau dans les

artères des nations, rendirent cette énergie impuissante. Elles aidèrent le duc d'Albe, cet égorgeur dont l'aveugle esprit de faction essayera vainement de faire un héros et dont l'histoire impartiale ne fera jamais qu'un bourreau, à briser dans les mains de ces intrépides bourgeois leurs arcs, leurs arbalètes et leurs arquebuses.

Le règne de Philippe II fut ainsi témoin des derniers faits d'armes de ces courageuses corporations.

Elles ont pourtant survécu à ce grand désastre du seizième siècle, et continuent à tirer au blanc et à l'oiseau de bois.

Tous les ans, aux fêtes de septembre, Bruxelles les voit accourir de toutes parts, avec leurs drapeaux à demi déteints et ornés des médailles gagnées aux concours où elles ont remporté la victoire. Leur tambour en tête, elles viennent se disputer, dans la capitale brabançonne, les prix que la munificence gouvernementale institue pour la plus belle balle et pour la flèche la mieux lancée. Pendant deux jours, c'est un tapage continuel de mousquets et de carabines, un sifflement continuel de flèches qui déchirent l'air. Le deuxième soir venu, quand toutes les trousses sont épuisées et toutes les poires à poudre vidées, le prix est adjugé; c'est une cafetière d'argent ou une médaille, c'est une médaille ou une demi-douzaine de cuillers ou de fourchettes. Puis tout le monde s'en va avec son drapeau de Saint-Georges ou de Saint-Michel, les vainqueurs en faisant résonner à grand bruit leurs tambours, les vaincus en s'échappant en silence par la porte de Flandre ou par celle d'Anderlecht. Et tout est fini jusqu'aux fêtes nationales de l'année suivante.

Pauvres archers! pauvres arbalétriers! pauvres arquebusiers vaincus! La nation a été témoin de leur défaite. Aussi les voilà s'exerçant avec plus d'ardeur que jamais afin de réparer cet échec dans l'un ou l'autre concours provincial, ce qui leur arrive souvent dans quelque coin de la Flandre, et toujours dans quelque forêt ou chasse privée, où beaucoup d'entre eux cultivent avec un merveilleux succès le braconnage, longtemps avant que la chasse est ouverte et longtemps après qu'elle est close.

De même que les confréries d'arbalétriers, d'archers, d'arquebusiers ou de carabiniers, ont toujours pour local un jardin d'estaminet dans les faubourgs et dans les petites villes, ou de cabaret dans les villages; les sociétés de joueurs de paume ou de quilles s'établissent toujours à l'ombre de quelque boutique de faro et de lambic; car l'exercice qu'ils se donnent est rude et fatigant. De bien loin, vous entendez les quilles qui tombent renversées par la bombe de bois qu'on lance à tour de bras contre elles, ou la balle que les raquettes ou les battoirs se renvoient avec une énergie tout homérique. Entrez dans ce jardin qui n'est plus un jardin. Voici une lutte acharnée, voici un champ de bataille toujours plein d'agitation et de bruit, sans parler des gestes et des mouvements les plus bizarres, des contorsions les plus variées et les plus drôles; vous y voyez à tout moment des poses que Teniers lui-même n'a pas imaginé de donner à ses grotesques joueurs en jaquettes grises.

Ces confréries-là n'ont point de concours publics. Elles pratiquent à huis-clos, de même que les mangeurs et les grimaciers.

L'histoire des mangeurs remonte à la plus haute antiquité. Elle embrasse l'his-

toire du monde depuis les siècles les plus fabuleux jusqu'à nos jours. Quelle plume oserait tenter de l'écrire, de l'esquisser même? Ce serait autre chose, je vous assure, que les Annales de Tournai, en cent quatre volumes, par M. le chevalier d'Hoverlandt. Aussi, nous laisserons à d'autres le soin de la retracer, et nous nous bornerons à dire que les sociétés de mangeurs belges se portent, pendant tout l'hiver, des défis qui consistent à dépêcher soixante œufs durs, sans boire une goutte de faro ou de bière de Louvain. Cela s'appelle : manger pour la dent, *voor den tand eten;* car le prix de ces concours gastronomiques consiste en une dent d'or ou d'argent.

Nous ne connaissons en Belgique que quatre sociétés de grimaciers proprement dites; car nous ne prétendons parler ici ni des grimaciers politiques, ni des grimaciers scientifiques ou autres. Pour tracer la monographie de ceux-ci, il faudrait un volume tout entier. Ceux-là ont conservé les vieilles traditions de la grimace et s'appliquent à reproduire un jour celles de Clopin-Trouillefou et de Quasimodo, au Palais de justice à Paris. Ils descendent en ligne directe de ces Fous que nos anciennes Chambres de rhétorique tenaient pour un ornement indispensable à leurs fêtes. Ils se rattachent glorieusement à ces illustres grimaciers que maître Jean Colyns convoqua, au milieu du seizième siècle, sur la Grande Place de Bruxelles, pour faire assaut de laids visages et de reparties spirituelles et drôlatiques. Ils ont, tous les ans, une joute à laquelle on se prépare douze mois d'avance devant un éclat de vieux miroir. Dieu sait les mille manières dont ils tiraillent les nerfs de leur visage. C'est un renversement complet de la structure anatomique, c'est un bouleversement général des traits, de la bouche, du menton, du front, des joues.

Ce sont des têtes humaines, et ce ne sont plus des têtes humaines, un moment après. Ce n'est plus rien qui ait nom. M. Jules Cloquet lui-même y perdrait toute sa science, et dirait, en voyant cela :

— Je n'y comprends rien, en vérité.

Et M. Jules Cloquet aurait raison, ma foi.

Ces sociétés sont en grand honneur dans la rue Haute, à Bruxelles, et dans un ou deux faubourgs de Gand et d'Anvers.

Les associations d'éleveurs de pigeons, de coqs ou de pinsons, ont un but moins égoïste. Ils s'amusent dans d'autres que dans eux-mêmes, mais souvent d'une manière plus inhumaine.

Les pigeons, on les dresse à faire des voyages de deux cents lieues.

Les coqs, on les irrite l'un contre l'autre, après leur avoir armé les ergots d'éperons d'acier, et on les laisse se battre jusqu'à ce que la mort s'en suive, ni plus ni moins que des gladiateurs romains.

Les pinsons, on les aveugle au moyen d'un fer rougi au feu et on les excite entre eux à un duel de chant jusqu'à ce qu'ils tombent et meurent.

Les éleveurs de pigeons, de coqs et de pinsons n'appartiennent pas spécialement à telle ou telle ville de Belgique. Ils appartiennent à toutes. Ils refont de chacune la Rome des Césars en petit, et attendent encore leur Tacite et leur Suétone.

Les sociétés d'horticulture sont un peu plus pacifiques. C'est généralement la déesse Flore qu'elles choisissent pour leur patronne. Sous l'Empire, elles professaient une admiration profonde pour l'hortensia, qu'elles produisaient tantôt du plus beau rose, tantôt du bleu de Berlin le plus pur au moyen de solutions ferrugineuses. L'hortensia tombé en défaveur, elles s'agenouillèrent devant le géranium et l'œillet. Mais ce culte fut bientôt remplacé par celui de l'anémone et de l'oreille-d'ours, qui bientôt à leur tour cédèrent la place au dahlia, cette orgueilleuse et inodore rivale de la rose. La tulipe seule, à travers toutes ces révolutions survenues depuis vingt-cinq ans dans le goût des amateurs de fleurs, s'est maintenue au rang qu'elle occupa dès le dix-septième siècle à Haarlem, et a conservé un grand nombre de fidèles. Pour ceux-ci, Haarlem est toujours la capitale du monde. Quant aux autres, ils professent à l'endroit des fleurs le cosmopolitisme le plus large et le plus mobile ; ils admirent, ils embrassent tout ce que l'empire de Linnée, de Tournefort et de Jussieu présente de beau et de splendide ; mais, amants peu stables, ils ont toujours une prédilection particulière pour telle ou telle d'entre les filles des quatre saisons, et laissent flotter de l'une à l'autre cette affection spéciale qui ne dure guère que cinq ans. Aujourd'hui, le dahlia est la sultane favorite de leur harem.

Deux fois tous les ans, ils ouvrent, dans chacune de nos villes principales, une exposition publique avec concours et prix, médailles et mentions honorables. Longtemps d'avance, on se prépare au grand jour de ces expositions. On chauffe les serres, on triture le terreau, on souffle les poêles, on est invisible à tout le monde. Voici un jet à hâter, voici une graine inconnue à faire pousser. Et on chauffe de plus belle, et on presse ces pauvres fleurs de venir et d'éclore sans le secours du soleil, pauvres petites qui viennent mal le plus souvent parce qu'on les force de venir avant le temps, frêles toujours, et avec un germe de mort précoce comme ces jeunes filles anglaises qui agonisent dans les keepseake de Londres.

Aussi, les expositions ne durent que peu de jours. Mais qu'importe aux barbares amateurs de n'avoir produit que des fleurs non viables, pourvu que le journal du chef-lieu de la province annonce à ses deux cents abonnés que M. A. ou M. B. a remporté une médaille ou une mention honorable pour la plus riche collection, pour la fleur la plus rare, pour l'individu d'une variété nouvelle obtenue dans telle ou telle espèce ?

Les confréries pieuses sont de deux sortes. Les unes sont publiques, les autres sont secrètes.

Les premières s'établissent sous le patronage de quelque saint ou de quelque sainte dont elles portent l'image peinte sur leur bannière dans les solennités paroissiales. Elles ont à l'église un banc réservé au fond duquel est toujours pendu un cadre contenant les noms de tous les membres de la dévote association. Tous les ans, à la fête de leur patron, elles ont le matin une grand' messe avec musique, et le soir un souper de corps avec du vin de Bordeaux à un franc cinquante centimes la bouteille. Le confrère a un air de famille très-prononcé avec le marguillier, mais il y a toutefois cette différence entre eux, que la dignité de celui-là est le noviciat qui mène à la dignité de celui-ci. Le marguillier est vieux ; il a les cheveux poudrés, il prise et se mouche à grand bruit dans les nefs sonores de son église ; en culottes courtes et en souliers à boucles d'argent, il se traîne le long des piliers

et des chaises, appuyé sur sa canne de jonc à pommeau d'ivoire; il est dans son banc longtemps avant que l'office commence et il n'en sort que longtemps après que l'office est fini; il voit s'allumer les cierges, il les voit s'éteindre. Le confrère est plus jeune; il se mouche avec plus de modestie et ne prise pas toujours. Il n'a que trente-cinq ou quarante ans, porte les cheveux collés aux tempes et ne se montre jamais qu'en pantalon; il a horreur des sous-pieds et des bretelles en caout-chouc; son unique ambition est d'être marguillier un jour, et il ne passe jamais devant le banc de l'œuvre sans y jeter un œil d'envie; c'est lui qui fait la quête le dimanche, et Dieu sait quelle peine il se donne pour la faire grasse et abondante. Son zèle est d'une activité infatigable; rien ne lui coûte; il affronte le froid de l'hiver et les rhumes les plus obstinés, comme les chaleurs de l'été et les courants d'air les plus perfides, jusqu'à ce qu'il obtienne, au bout de quinze ou de vingt ans, son bâton de maréchal et que la porte de l'œuvre s'ouvre devant lui, avec ses siéges bourrés et recouverts de velours d'Utrecht.

Les associations pieuses secrètes n'ont pour objet que les pratiques de charité. Elles exercent la philanthropie en silence et se déguisent sous toutes les formes, sous tous les dehors, pour découvrir la pauvreté qui souffre, qui a faim, qui a froid. Tantôt c'est un bon vieillard, grave et pieux, qui s'empresse sur le seuil de quelque famille indigente; tantôt c'est une fraîche et riante jeune fille, qui se glisse sous le toit de quelque veuve éplorée, ou de quelque mère à qui son enfant demande un morceau de pain qu'elle ne peut lui donner. Elles sont d'une prodigieuse fécondité d'esprit, inépuisables en moyens toujours nouveaux de dépister toutes les misères, toutes les souffrances. Leurs membres sont les limiers de la philanthropie et de la charité. La police de M. Hody n'a pas l'œil plus perçant, plus actif, plus sûr. A l'entrée de l'hiver ils sont partout, ils vont partout. Ici, c'est un foyer où le feu manque. Là, c'est une demeure où tout manque. Eh bien! ils allumeront ce foyer, ils ramèneront dans cette demeure l'espérance et la vie. Ordinairement, c'est sous la forme de petites médailles de plomb, connues des boulangers et des marchands de houille, que cette charité se fait chair et corps, qu'elle va soutenir ce qui chancelle, relever ce qui tombe, ranimer ce qui expire. Ces petits ronds de plomb ont séché bien des larmes et en sécheront beaucoup encore. Ils ont réveillé bien des cœurs à l'existence, rendu bien des âmes à l'avenir. Il n'y a pas de rue si cachée, pas de ruelle si obscure, pas de coin si retiré, où ils ne pénètrent, où ils ne circulent, où ils ne voyagent comme dans un pays connu et visité souvent. C'est que la mystérieuse boussole des confréries les y guide et leur y montre la route.

Les sociétés musicales se subdivisent en profanes et sacrées. Celles-ci ont ordinairement pour patron saint Grégoire ou sainte Cécile. Elles jouent dans les églises, aux jours de grandes fêtes, quelque messe tronquée de Chérubini ou de Lesueur; elles savent dix mesures du Requiem de Mozart et souvent deux ou trois du Stabat de Pergolèse. Celles-là, placées sous l'invocation d'Euterpe ou d'Apollon, ne tourmentent que la musique mondaine, les quadrilles de Tolbecq, les contredanses de Musard, les valses de Strauss, souvent quelque ouverture d'Auber ou d'Hérold. Malheur à Weber, malheur à Beethoven, malheur à Haydn, s'ils leur

tombent entre les mains ! Ils sont sûrs d'être mis à l'estrapade et disloqués, ni plus ni moins qu'un juif l'eût été en Espagne, il y a trois siècles, par le saint-office.

Il est entendu que nous exceptons de cette double catégorie trois ou quatre sociétés musicales qui doivent être placées entièrement hors de ligne.

Les sociétés littéraires et poétiques se rattachent aux chambres de rhétorique qui abondèrent, depuis le moyen âge jusqu'au milieu du XVI^e^ siècle, dans nos provinces flamandes, tandis que notre histoire littéraire n'en pourrait citer que deux ou trois qui fleurirent dans nos provinces wallonnes. Elles sont essentiellement flamandes, et c'est d'elles que nous nous occuperons ici.

Ce fut par Sibylle d'Anjou que l'idée de ces confréries poétiques, connues plus tard, sous les noms divers de chambres de rhétorique, de puys, de cours d'amour, de puys verds, de jeux sous l'ormel, s'introduisit en Flandre. Cette princesse y tint, au XII^e^ siècle, une cour d'amour et initia nos pères aux joutes du gai savoir. Dès la première moitié du siècle suivant, Valenciennes eut son puy où les poëtes venaient se disputer le prix de la poésie, et Tournai sa réunion d'ouvriers de rhétorique, au nombre de douze, en souvenir des douze apôtres, comme leur règlement s'exprime. La ville de Diest, passe pour avoir possédé la première chambre flamande. Elle datait de l'an 1302 et se nommait *Christus-Ooghen* (*les Yeux du Christ.*) Ces confréries se multiplièrent à l'infini dans presque toutes nos villes et jusque dans nos villages. Elles n'étaient généralement composées, dans le principe, que de gens d'église, et ce ne fut guère qu'au milieu du XV^e^ siècle qu'elles s'ouvrirent aux hommes de tous les rangs et de toutes les conditions. Les membres étaient appelés caméristes et divisés en deux catégories, en chefs et en frères caméristes ordinaires. Aux premiers appartenaient toutes les dignités de la confrérie : c'étaient l'empereur, le grand doyen, le capitaine, le prince, le facteur, le trouvère. Outre ces dignitaires, il y avait un fiscal chargé de maintenir le bon ordre, le porte-drapeau qui tenait l'enseigne blasonnée de la compagnie, et le bouffon qui égayait le peuple dans les solennités publiques. Il y avait deux espèces de sociétés, des sociétés libres et des sociétés non libres. Les premières étaient celles que l'autorité avait reconnues; les autres, celles qui n'avaient pas obtenu la sanction gouvernementale. Celles-là étaient régies par des lois communes à toutes, et chacune d'elles avait le droit de se présenter aux concours ouverts par les autres.

Le but de ces institutions était de cultiver la poésie et surtout de s'exercer dans la représentation théâtrale. Les compositions dramatiques qu'elles représentaient pouvaient se diviser en trois genres; savoir, les *esbattements* ou comédies, les moralités et les facéties ou soties. Ces représentations avaient ordinairement lieu à des époques déterminées. Mais c'était principalement dans les fêtes publiques et aux autres solennités, que les rhétoriciens étalaient leur luxe et leur talent. Outre les réunions ordinaires que tenaient les chambres à huis clos, les confréries représentaient souvent quelque pièce devant les habitants des villes où elles étaient établies. A des jours déterminés, elles ouvraient, chaque année, des fêtes poétiques auxquelles les autres chambres du pays étaient invitées par une carte, laquelle indiquait les sujets portés au concours et les prix destinés aux vainqueurs. Outre ces

prix, il y en avait pour la société qui faisait son entrée avec le plus de magnificence, pour celle qui venait de la ville la plus éloignée, pour celle qui faisait la plus belle illumination ou le plus beau feu de joie, enfin pour celle qui représentait la meilleure farce, ou le meilleur mystère. Au jour marqué, la fête commençait. Les rhétoriciens mettaient leurs vêtements de velours et de soie bordés de galons d'argent et leurs toques de velours bordées de galons d'or; et ils partaient. C'était

quelque chose de comparable aux fêtes olympiques de la Grèce. Voyez, par un beau soleil d'été, la ville, où ils sont attendus, ouvrant ses portes toutes larges à la poésie qui entre assise à cheval ou traînée dans des chars antiques, la ville s'émerveillant à la vue de cette riche bigarrure de figures et de costumes, et tendant

toutes ses oreilles aux accords des musiques dont les sons retentissent de toutes parts, la ville s'épanouissant de rire aux soties qu'on lui récite ou pleurant aux lamentables mystères qu'on lui déclame, la ville pleine de bruit et de joie; puis les églises qui carillonnent, et les cloches qui sonnent à pleines volées, et les canons qui tonnent, et toute une population qui applaudit et bat des mains; puis, quand la nuit est venue, les torches qui s'allument, les places publiques qu'on prendrait pour des fournaises ardentes, les fusées qui jettent dans l'air des gerbes de feu de mille couleurs, les vastes tonneaux de poix qui brûlent en dardant des flammes allongées et vibrantes comme des langues de serpents, et tout cela, le jour comme la nuit, accompagné des acclamations de la foule, et des orchestres qui chantent, mais dont la voix se perd dans la voix de cet autre immense et formidable orchestre, la foule.

Si le *quantùm mutatus ab illo* est applicable à quelque chose, c'est, sans contredit, à ces vieilles et vénérables confréries. Composées d'abord uniquement de gens d'église associés dans la vue de répandre la connaissance de l'évangile et d'exalter le sentiment religieux par le moyen des représentations théâtrales, elles ne comptèrent bientôt plus dans leur sein que des laïcs et se mirent dès lors au service de toutes les opinions qui, dès l'entrée du XV^e^ siècle, commencèrent à se heurter dans l'ordre politique et dans l'ordre religieux. Les factions des Hoecks et des Kabbeljaauws s'en servirent tour à tour pour se combattre. Vers le milieu du XV^e^ siècle, les chambres parurent si dangereuses à Philippe le Bon, membre lui-même d'une des associations bruxelloises, que ce prince, effrayé de leur esprit d'opposition, leur défendit, en 1445, de déclamer ou de réciter des poésies factieuses. Charles le Téméraire leur accorda sa protection et leur permit de chanter à leur aise comme devant, pourvu qu'il pût batailler à sa fantaisie et dépenser dans ses folles guerres les deniers de nos provinces. Son petit-fils, Philippe le Beau, sous prétexte de promouvoir l'art de rhétorique, convoqua à Malines, en 1492, des députés de toutes les chambres de ses villes et pays flamands, et organisa ces confréries auxquelles il donna pour chef suprême son chapelain maître Pierre Altuers, avec le titre de prince souverain de rhétorique. Il crut ainsi parvenir à en dominer l'esprit, à en diriger les tendances. Mais la presse était née et la réforme frappait à nos portes. Les nouvelles doctrines s'ouvrirent les chambres, où elles trouvèrent le plus puissant écho. En 1539, la société des Fontainistes de Gand, mit au concours une question de morale qui fut résolue dans le sens des nouveaux principes. Le soupçonneux Philippe II fulmina contre les rhétoriciens un édit sévère en 1559. Le duc d'Albe les acheva en 1571 par la censure, après les avoir frappés par la main du bourreau dans un de leurs chefs, le bourgmestre Van Straelen, décapité à Vilvorde en 1568. Ils étaient dignes, en effet, de cette persécution. Ils avaient abordé avec une incroyable audace toutes les questions sociales et philosophiques qui s'étaient posées dans le grand conflit de nos guerres religieuses de ce siècle. Ils avaient traduit à l'usage des protestants belges les psaumes, et flétri dans leurs chants les tortionnaires étrangers qui saignaient la patrie à toutes ses veines les plus chères. Ils avaient attaqué les Espagnols avec la parole, comme d'autres les attaquaient avec l'épée, et leur parole valait une épée.

On sait quelle fut l'issue de cette longue et mémorable lutte pour nos provinces. Celles du nord en sortirent triomphantes avec la liberté, celles du midi, vaincues et plus esclaves que jamais. Nos chambres de rhétorique y reçurent le coup de mort et toutes ces belles fêtes poétiques désertèrent les bords de la Lys et de l'Escaut, pour aller s'établir sur ceux de la Meuse et de l'Amstel, où elles sont mortes aussi à l'heure qu'il est.

Nos chambres de rhétorique d'aujourd'hui n'étalent plus le luxe ni la magnificence que leurs devancières déployaient si largement dans leurs solennités. Elles ne sont plus organisées comme celles du XVI^e^ siècle. Elles n'ont plus même le but qu'avaient celles-là. Elles ne sont plus que de simples sociétés littéraires qui, à certaines époques, ouvrent des concours, où l'on présente des odes ou des poëmes écrits sur des sujets proposés, où l'on déclame des monologues tragiques ou comiques, de la poésie lourde ou légère, où l'on improvise quelquefois. Il n'y a presque pas de poëte en Flandre qui n'ait une ou deux palmes cueillies dans ces champs clos poétiques.

Dans quelques villes écartées des centres littéraires, on représentait encore, il y a peu d'années, des mystères, comme si l'on se fût trouvé au cœur du moyen âge. Je me souviendrai toujours d'avoir assisté, dans une de nos petites villes, à une représentation de la Passion de Jésus-Christ. Un pauvre forgeron de l'endroit jouait le rôle de Judas; car il avait, en vérité, la plus belle chevelure rousse qu'il fût possible de trouver. Ce rôle et ces cheveux roux coûtèrent à la chambre des rhétoriciens treize sous et trois pots de bierre, prix convenu. Le forgeron vida les pots de bierre d'abord : il fallait du courage au brave homme pour commencer l'œuvre de perfidie. Mais il les vida malheureusement si vite qu'au moment où le personnage du Christ, lui reprochant avec douceur sa trahison, dans le jardin des Oliviers, lui dit :

— Frère, comment as-tu pu livrer ton frère pour trente misérables pièces d'argent?

Iscariote lui répondit :

— Vous vous trompez. Ils m'ont donné treize sous et trois pots de bierre seulement.

Cependant on n'en est plus tout à fait aux mystères aujourd'hui. Depuis tantôt vingt ans on traduit les vaudevilles de monsieur Scribe, on fouille dans le répertoire du Gymnase et des Variétés, on s'élève quelquefois jusqu'aux atrocités de l'Ambigu-Comique et de la Porte Saint-Martin, on a même été jusqu'à aborder trois ou quatre fois des motifs nationaux.

Le menu des rhétoriciens est de son métier excellent bourgeois et par principe excellent patriote, bien que l'espèce de régime français, sous lequel nous vivons depuis dix ans, le soupçonne tant soit peu d'orangisme à cause de la langue flamande qui sent le roussi. Il a l'air grave et sérieux. Il aime à poser quelquefois, et rougit de modestie, mais avec une jubilation intérieure, quand vous l'appelez :

— Monsieur le poëte.

Il tient toujours perfidement une rime prête, qu'il vous lance à bout portant à la première occasion favorable. Que Dieu vous sauve de cette rime! Il forme réellement une espèce à part dans nos bourgs et dans nos villages flamands. Vous

le reconnaîtrez d'abord à la mine grave et sérieuse que je viens de dire; puis, à ses favoris blonds ou roux, soigneusement taillés en forme de couenne et conduits le long des joues comme un sous-pied cassé, à sa cravate de mousseline, souvent d'un blanc un peu douteux et toujours nouée en cocarde sous le menton, à son habit noir qui ne sort du bahut qu'aux jours de très-grande fête, c'est-à-dire à Pâques, à la Pentecôte, à l'Ascension, à Noël, et surtout aux solennités de la chambre de rhétorique. Il est généralement un peu pâle, parce qu'il veille souvent, bien que sa vigoureuse nature lutte avec assez d'avantage contre les nuits blanches. Préoccupé de choses idéales, il est de sa nature assez peu soucieux des choses de ce monde. Bien qu'il croie aux avantages un peu équivoques de l'alliance allemande, parce qu'il aime l'Allemagne par admiration pour Jacques Grimm et par affection pour Hoffmann von Fallersleben et Wolff, il laisse les cuisiniers politiques arranger leur bouillon comme ils l'entendent, et se contente d'aimer sa patrie et de vanter sa liberté qu'il s'amuse à chanter quelquefois. Il cultive de préférence la pastorale et sait par cœur toute la mythologie qui fait les frais principaux de sa poésie. Il ne hait pas le sonnet, et il fournit des chronogrammes à l'église de l'endroit, à l'inauguration du bourgmestre, aux mariages, aux naissances, aux jubilés, aux décès même. Le roman du Renard lui est aussi familier que son livre de prières, et il a toujours à la bouche un texte à vous citer. Parlez-lui du savant Willems, il dressera la tête en disant avec un juste orgueil :

— Ah! monsieur Willems!

Ce qui signifie :

— Voilà notre homme à nous.

Presque entièrement livré à ses occupations, souvent fort modestes, pendant une grande partie du jour, il s'illumine subitement le soir quand les heures paresseuses du travail sont finies. Alors il commence à respirer, il commence à vivre, doublement fortuné si la pensée et la rime ne lui font pas défaut. La première dent de son fils, la mort de son chien ou de son serin, la première ou la dernière fleur de ses trois pots de réséda, tout l'inspire. Dites-lui un seul mot, et il va léguer votre nom à la postérité. Pour le sien, il compte avec assurance sur l'avenir. Il verse du vin de Jésus à sa famille le jour où une lettre de Rens ou de Blieck, de Van Duyse ou de Vervier, de Conscience ou de Ledeganck lui arrive. Les autographes de Willems et de mademoiselle Doolaeghe, il les fait mettre sous verre dans de beaux cadres de cerisier confectionnés par le meilleur ébéniste du lieu.

L'économie la plus sévère règne dans sa maison, dont l'intérieur seul vous apprendrait à connaître à la fois le citoyen, le père, l'industriel et l'homme de lettres. Le rez-de-chaussée appartient au commerce; c'est l'empire de Mercure. Sur le devant, un magasin où se vendent toutes choses, depuis la toile et le calicot jusqu'au cirage de bottes, depuis la bijouterie fausse jusqu'au sucre de betteraves. Entrez, mais marchez avec précaution, car vous pourriez vous cogner ici à quelque cercle de cordes d'aloès, vous heurter là à quelque balle de café ou à quelque baril d'amidon blanc. C'est là que le rhétoricien est homme d'affaires et de négoce. Passez, après avoir regardé sa femme ou sa fille, joviales et

insouciantes figures, roses et blondes, cachées à demi derrière un treillis de bois ou derrière un énorme moulin à café, dont l'entonnoir de cuivre est toujours d'un

poli irréprochable. Vous voici dans l'arrière-boutique, c'est-à-dire dans une petite pièce carrée, froide, éclairée d'un jour douteux, garnie d'une table ronde qui réclame vainement un tapis absent. Le plancher est parsemé de sable fin, les murs sont revêtus d'un papier de tenture vert à ramages, sur lequel se découpent quatre ou six mauvaises gravures représentant l'histoire de Geneviève de Brabant ou de Daphnis et Chloé. Six chaises de paille font sentinelle le long des murs, et un simple fauteuil à bras est posté à côté du poêle à colonne que la mine de plomb rend toujours luisant comme une cuirasse de fer noir. Entre deux scènes de l'histoire de Daphnis et Chloé ou de Geneviève de Brabant, vous voyez un petit miroir garni d'un cadre d'acajou et attaché, au moyen d'un ruban de soie fané, à un gros clou empanaché d'un petit rameau de buis bénit, dont on brûle quelques feuilles, quand il tonne, pour conjurer l'orage. C'est là que le rhétoricien déjeune, dîne, goûte et soupe, qu'il fait ses quatre repas comme le roi d'Yvetot, qu'il choie la bête.

Plus loin, voilà une petite cour qui sert en même temps de jardin. Elle est bordée d'un côté par une étroite bande de terre herbue d'où s'élance au printemps un rosier maigre et rachitique et à l'automne une ligne de capucines aux cloches d'or. De l'autre côté, grimpe un escalier fantastiquement construit et qui, au palier, devient une galerie couverte par où l'on tombe dans les deux pièces dont se compose le premier étage. Celle de devant est le grand salon de la maison, bien qu'il n'ait que douze pieds de long sur douze de large. Un plancher de chêne qu'on lave tous les huit jours; un plafond blanchi à la chaux tous les ans; douze chaises

de crin noir; une façon de guéridon couvert d'un tapis bleu à fleurs jaunes; une cheminée de bois peint en marbre, surmontée d'une petite pendule allégorique et de quatre chandeliers modèle de 1812; deux grands rideaux de toile de Jouy, qui vous permettent de distinguer une demi-douzaine de médiocres épreuves du Méléagre de Picard. C'est là que le rhétoricien accueille et fête ses confrères.

Découvrez-vous en entrant dans la chambre de derrière. N'avancez le pied qu'avec respect; car c'est le temple ici. En face de vous, voilà un cadre avec le portrait de quelque célébrité rhétoricienne. En voilà un autre avec le réglement de la confrérie dont notre hôte fait partie. Voici éparses sur la cheminée une douzaine de cartes de concours (pryskaerten). Plus loin, voici que se pavane le long du mur un rayon de livres dont le délabrement et la teinte un peu grasse prouvent que les pages en sont feuilletées sans relâche; car le rhétoricien entend citer souvent ce vers d'Horace :

Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.

Si vous jetiez un œil indiscret sur la table, vous y verriez pêle-mêle un chaos de papiers, des feuillets de toutes les formes, des cahiers piqués avec un bout de filoselle, tous griffonnés, barbouillés, raturés, présentant à chaque page l'image d'une dentelle noire. Toute la vie, toute la pensée du rhétoricien est dans ces papiers, dans ces feuillets, dans ces cahiers fripés à tous leurs coins. Car cette

table est l'enclume où ce forgeron martelle ses rimes, elle est l'établi où ce tailleur coud ses phrases en prose et en vers, elle est le banc de torture où ce bourreau tenaille, déchiquète, martyrise, disloque, pour en faire des quatrains, des couplets, des chansons, des iliades, des tragédies, des drames, des comédies et jusqu'à des vaudevilles, cette magnifique histoire de Flandre dont chaque épisode est tout un poëme. Du reste, forgeron qui ne trouble pas votre sommeil avant

huit heures du matin, tailleur qui ne vous gâte pas un habit sur lequel vous comptez pour le bal du soir, bourreau à qui vous pouvez serrer la main sans avoir mis vos gants d'abord.

Prenez un de ces feuillets et lisez. Voici une ballade pieuse.

HET VOGELTJE UIT HET BOSCH.

Van eenen vromen kluizenaar
Wil 'k u een liedje zingen.
Hij had de moeder Gods zoo lief,
Zoo lief voor alle dingen,
Dat, wat hij zei al immervoort,
Zoo was doch steeds zijn eerste woord :
« Ave, Maria! »

Hij had een vogeltje in zijn cel,
Met bonten hals en veêren,
Dat met hem in zijn kluisje zong
De moeder Gods ter eeren.
En, hoe hij zong, 't zij vroeg of spâ,
Zoo zong hem steeds het seisje na :
« Ave, Maria! »

Het seisje zag rondom de kluis
De blijde lente naad'ren,
En ieder boom frisch uitgedost,
Met bloemen en met blaad'ren.
Daar vloog het eilings uit de cel,
En zong in 't vrije luid en schel :
« Ave, Maria! »

En treurig ging de broeder uit
Om 't vogeltje te vangen.
Maar 't vlugte weg door haag en struik,
Door takken en door stangen.
Daar schoot het op in volle vlugt
En zong weer schaatrend in de lucht :
« Ave, Maria! »

Maar eilengs (zie!) daar kwam een gier
Op 't seisje neêrgeschooten,
En greep het aan met bek en klaauw,
En sleurde 't met zjin poten.
En, in die bange en naauwe klem,
Riep 't vogeltje uit met luider stem :
« Ave, Maria! »

De gier verschrikte en vloog terug,
En liet het seisje ontvlugten.
Zoo werd het door Gods hulp gered,
En 't had niets meer te duchten.
En tot Maria 's lof en eer
Herhaalde 't dankbaar keer op keer :
« Ave, Maria! »

L'OISEAU DES BOIS.

Je veux vous dire une petite chanson d'un pieux solitaire. Il aimait tant la mère de Dieu par-dessus toutes choses, que, quoiqu'il dit, son premier mot était toujours : « Ave, Maria! »

Il avait un petit oiseau dans sa cellule, un petit oiseau au col et aux plumes bigarées, qui chantait avec lui dans son ermitage les louanges de la mère de Dieu. Quand l'ermite chantait soir ou matin, le petit oisean disait toujours avec lui : « Ave, Maria! »

L'oiseau vit autour de l'ermitage renaître le joyeux printemps, et tous les arbres gaîment revêtus de fleurs et de feuillages. Aussitôt il s'échappa de la cellule, et se mit à chanter d'une voix claire et retentissante : « Ave, Maria! »

Et le frère le suivit tristement pour le rattraper; mais l'oiseau s'enfuit à travers les haies et les buissons, à travers les taillis et les fourrés. Puis il s'éleva dans l'air à tire-d'ailes, et répéta d'une voix plus retentissante encore : « Ave, Maria! »

Mais voilà qu'aussitôt un vautour plongea du haut des airs sur le petit tarin et le saisit du bec et des ongles, et le secoua avec ses serres acerées. Et, dans cette inquiète et pressante détresse, le petit oiseau cria plus haut encore : « Ave, Maria! »

Le vautour recula saisi d'épouvante en laissant échapper sa proie. Ainsi le petit oiseau fut sauvé par l'assistance de Dieu, et en l'honneur et à la gloire de Marie; il répéta avec reconnaissance : « Ave, Maria! »

De kluizenaar stond in den tuin,
Vol droefheid en verlangen.
Het seisje schoot neer op zijn hand,
En liet van zelf zich vangen.
En beiden keerden naar de cel,
En zongen zamen luid en schel :
« Ave, Maria ! »

O moeder Gods! o moeder Gods!
O reine bloem der vrouwen!
Zoo van den klaauw des giers door U
Het seisje werd behoûen,
Zoo red den zondaar ook die viel
En smeekend roept met mond en ziel :
« Ave, Maria ! »

L'ermite était dans le jardin, le cœur plein de tristesse et de désir. Le petit tarin descendit sur sa main et se laissa prendre de lui-même. Et tous deux entrèrent dans la cellule et chantèrent gaiment ensemble : « Ave, Maria ! »

O mère de Dieu ! ô mère de Dieu ! ô pure fleur des femmes ! si, grâce à vous, le petit tarin fut sauvé des serres du vautour, sauvez aussi le pécheur qui tombe, mais qui vous crie de la bouche et du cœur : « Ave, Maria ! »

En voici une autre, où règne une pensée plus profane.

DE DRIE WENSCHEN.

Drie dingen, zoo maar 't wenschen hielp,
Drie dingen waren mijn,
Een meisjen wit, een paapjen zwart,
En ook een bootjen fijn.

— Ei zeg, waarom dat meisjen wit ?
— Ik ging naar 't meisjen heen.
Want zuchten toch en bidden ook
Dat kon ik wel alleen.

— Ei zeg, waarom dat paapjen zwart ?
— Ik bichte me ieder dag,
Men weet niet wat gebeuren kon
Zoo 'k 't meisje alleen maar zag.

— Ei zeg, waarom dat bootjen fijn ?
— Ik roeide keer op keer
Van t' paepjen naer het meisjen toe
En dan naar 't paapjen weêr

LES TROIS SOUHAITS.

Si souhaiter c'était avoir, trois choses, trois choses seraient à moi : une fillette toute blanche, un petit prêtre tout noir, et une charmante petite barquette.

— Et pourquoi cette fillette toute blanche ?—J'irais la voir tous les jours, car soupirer et prier, je le pourrais bien seul.

— Et pourquoi ce petit prêtre tout noir ? — Je me confesserais tous les jours, car on ne sait ce qui pourrait arriver, si je ne voyais que fillette seule.

— Et pourquoi cette charmante petite barquette ? — A force de rames j'irais tour à tour du petit prêtre à la fillette, et de la fillette au petit prêtre.

Vous ne finiriez pas s'il vous fallait lire tout ce qu'il y a de prose et de vers étalés sur cette table. Vous passeriez par toutes les mystérieuses horreurs de la ballade romantique, par toutes les pompeuses apostrophes de l'ode classique, par tout ce que la mythologie offre de figures profanes et la légende d'images saintes et pieuses. Ce serait à vous guérir de la poésie pour dix ans au moins.

Son ambition littéraire ne se borne pas aux poétiques succès du *Jaerboekje*, où il parvient quelquefois à glisser frauduleusement sept ou huit vers qui prennent place sous la rubrique des anonymes. Il donnerait volontiers dix années de sa vie pour être une seule fois couronné à Deinze ou à Menin, à Thielt ou à Saint-Nicolas.

Le rhétoricien ne voyage jamais que deux fois dans sa vie pour voyager; d'abord il va voir la mer à Ostende, ensuite il vient s'assurer à Bruxelles de ce que c'est que le Parc. Une fois connaissance faite avec la mer ostendoise et avec le Parc brabançon, il n'y a plus de géographie au monde pour lui, si ce n'est celle des bourgs et des villes qui possèdent des confréries de rhétorique. Presque tous les ans, il arpente le chemin d'une de ces villes, d'un de ces bourgs, avec son habit noir et sa cravate de mousseline, pour assister aux joutes littéraires que l'art du gai savoir y ouvre, aux jours de ses tournois. Jamais, ses favoris ne sont mieux taillés que ces jours-là. Il brise quelquefois une lance dans ces arènes poétiques, mais il en revient toujours devant ou derrière le char du vainqueur.

Il meurt ordinairement à un âge assez avancé, ce qui ne lui plaît guère; car il ne rêve pour sa tombe que le *sicut flos* de Job. Avant de fermer les yeux, il compose son épitaphe, qui est un chronogramme le plus souvent. Il expire avec la douce conviction que le *Jaerboekje* lui consacrera un article nécrologique, et, qui sait? peut-être quelques vers de M. Van Duyse.

Au-dessus de la masse des rhétoriciens vulgaires, bourgeois de la probité la plus intacte, époux et pères selon l'église et le code civil, gardes civiques qui ont la bonhomie de prendre au sérieux le fusil et le briquet national, heureux à force de nullité, bien qu'animés des meilleures intentions, se groupent les vrais rhétoriciens, les maîtres, gens du monde, hommes d'art et de pensée, pleins de mérite, de talent, de génie quelquefois, poëtes sur lesquels repose l'avenir littéraire flamand et peut-être celui de la nationalité belge.

André Van Hasselt.

LES BELGES
PEINTS
PAR EUX MÊMES